67.

11.

EXPOSÉ

DE

LA DOCTRINE MÉDICALE

DE L'ÉCOLE DE MONTPELLIER,

SUR LA NATURE DE LA MALADIE.

Tribut Académique,

Présenté et publiquement soutenu

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 19 JUIN 1837;

Par Onézime LADEVÈZE,
de Cordes (*Tarn*),
Membre titulaire de la Société Médico-Chirurgicale de Montpellier;
Bachelier ès-sciences.

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

C'est peu de connaître l'organisation du corps humain, la structure admirable, et la texture de ses organes. Comparez la structure d'un cadavre bien organisé qui vient de perdre la vie, à la structure d'un homme qui vit et remplit ses fonctions; partout vous la trouverez semblable, et cependant, quelle différence! Il y a donc quelque chose de plus à étudier. Il y a donc une cause première qui donne le mouvement à toute l'économie.

BRASCHET, Traité de physiologie.

MONTPELLIER,
Imprimerie de BOEHM et Ce, et Lithographie,
boulevard Jeu-de-Paume. — 1837.

.M

A ma Mère.

Chaque jour de mon existence vous prouvera que mon cœur est aussi inépuisable de reconnaissance que le vôtre de sacrifices.

A MON ONCLE,

l'Abbé LOUBERS AMARENS.

Tribut de reconnaissance pour les sages conseils que j'ai reçus de vous.

LADEVÈZE.

AVANT-PROPOS.

Le choix d'une doctrine est d'une haute importance ; elle est l'âme et le triomphe de la science, la sauvegarde et le salut du malade. Golfin ; *Disc. sur l'homme.*

Un élève arrivé au moment de subir sa dernière épreuve, est fort embarrassé pour le choix de son sujet. Il est naturellement porté à choisir la partie scientifique qui lui est la plus familière, afin de pouvoir la traiter avec quelque avantage.

Me trouvant dans l'obligation de payer mon tribut, ce n'est pas cette considération qui m'a dirigé ; mais j'ai tâché de faire tourner ce travail au profit de mon instruction. C'est surtout ce motif, réuni au désir de prouver à mes professeurs que j'avais profité des principes que j'ai reçus d'eux, qui m'a déterminé à m'occuper du sujet dont j'ai fait choix.

J'entreprends une matière épineuse, mais digne d'attirer l'attention de tous les médecins, quelle que soit leur opinion, si le talent de l'auteur était de niveau avec la hauteur du sujet. Je ferai tous mes efforts pour que l'ouvrage ne perde point de son importance, en passant dans des mains inhabiles, et je serai suffisamment dédommagé de mes peines, si je parviens à obtenir les suffrages de mes honorables maîtres, et mériter leur estime, objet de mon ambition. Si je n'atteins point ce but, au moins je remplirai celui qu'on doit généralement se proposer, c'est-à-dire, de faire preuve de travail. J'avais d'abord entrepris de faire l'exposé des principales doctrines médicales; mais la difficulté et l'étendue immense du sujet que je voyais augmenter encore à mesure que j'avançais mon travail, me l'ont fait aban-

donner. D'ailleurs, comme j'étais forcé, pour ainsi dire, d'émettre une opinion sur divers points sur lesquels j'aurais été en opposition avec des médecins qui font autorité dans la science, et que je dois respecter, cette circonstance a été un motif de plus pour me détourner de mon dessein. Du reste, comme l'a dit un de nos savans professeurs : « Il y a du » danger à soutenir une doctrine qui n'est » pas celle des juges : si on la défend mal, on » est écrasé par ses adversaires ; si l'on est » victorieux, il est à craindre qu'on ne se » perde dans l'esprit du tribunal (1). »

Ayant voulu cependant utiliser une partie des recherches que j'avais faites, je me suis retranché sur un point de doctrine qui m'a paru le plus intéressant. Car ce n'est point la facilité ou la difficulté du sujet qui m'a dirigé dans le choix, mais bien son utilité dans la pratique. Que mes examinateurs prennent surtout ce motif en considération dans l'appréciation de l'ouvrage. De nombreuses recherches faites à des intervalles séparés, m'empêcheront peut-être d'imprimer à mon

---

(1) *Lordat.*

travail l'unité et la liaison nécessaires à tout écrit scientifique ; mais si je ne pouvais éviter le reproche de n'avoir pas assez lié mes idées, je répondrais qu'il est difficile à un élève qui quitte à peine les bancs de l'école, de réunir les qualités d'un littérateur à celles d'un médecin.

EXPOSÉ

DE

LA DOCTRINE MÉDICALE

DE L'ÉCOLE DE MONTPELLIER,

SUR LA NATURE DE LA MALADIE.

L'HOMME, vu sous le rapport physiologique, doit être considéré comme un agrégat d'une force active et d'un corps ou système d'organes. On est libre de penser que cette force est inhérente à la molécule vivante, c'est-à-dire, qu'elle n'a point d'existence distincte de celle du corps de l'animal, ou de croire qu'elle est en dehors de nos organes. Pour nous mettre à l'abri de toute conjecture, et éviter de nous laisser égarer par les écarts de l'imagination, on ne doit étudier la nature de cette force que d'après les résultats fournis par les lois de l'observation et de l'expérience, comme plusieurs auteurs n'ont cessé d'en faire un précepte. La manière la plus convenable de l'envisager, est de la considérer comme le point de séparation des corps bruts d'avec les corps vivans : c'est la présence de cette puissance dans l'homme vivant qui la différencie du cadavre. Elle est la cause

qui donne la vie et le mouvement aux organes. De sa manière d'être dépend la plus ou moins grande régularité des fonctions du corps vivant. A son intégrité est lié le libre exercice de ces dernières.

« C'est cette puissance qui (1), désignée sous une »multitude de noms différens, tels que nature, âme »sensitive, la sensibilité de Bordeu et de Fouquet, »principe de vie, etc., a été considérée comme la »cause première ou le point d'appui central, autour »duquel tous les actes de l'économie animale se dé»ploient ou se succèdent. » Peu connu, dans son essence, mais n'étant pas moins doué d'une grande puissance, ce principe dirige, d'après des lois d'un ordre supérieur, la succession constante et régulière des phénomènes vitaux, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie. C'est par l'action immédiate de cet agent, qu'il est possible de concevoir comment l'animal s'assimile les différens sucs nourriciers pour la restauration du corps. On a encore très-bien exprimé sa manière d'agir, quand les physiologistes ont désigné son action (2) par le nom de résistance vitale, en vertu de laquelle les corps vivans résistent à la dissolution, en les mettant à l'abri de l'influence des lois physiques et conservant ainsi leur intégrité.

« M. Desèse (3) se demande, si tous les corps de la

---

(1) Nicolas; *Encyclopédie méthodique*, art. *Principe*.

(2) Dumas; *Principes de physiologie*.

(3) Bérard; *Exposé des doctrines médicales*.

» nature ne possèdent point en eux-mêmes une faculté nécessaire pour les mettre en activité, et leur » imprimer la série de développemens dont ils sont » susceptibles. On est libre de penser, dit-il, que cette » faculté ne manifeste toute sa puissance que dans les » corps doués d'une organisation supérieure. » C'est, à mon avis, par l'activité de la force vitale que la vie se maintient chez plusieurs animaux qui paraissent en être privés. C'est ainsi que quelques-uns, tels que les infusoires, les rotifères, les conferves, les trémelles oscillatoires et même les crapauds, qu'on a tenus hors de l'eau pendant quelque temps, quelques animaux hivernans, qui, pendant la durée des temps froids, paraissent desséchés, et que l'on prendrait pour des corps morts, sont rappelés instantanément à la vie, par l'influence d'une chaleur salutaire, et surtout de l'humidité pour les premiers, et ont recouvré en peu de temps toute la plénitude de leur vie. Il est probable que le corps de ces animaux renferme un principe conservateur qui maintient son intégrité, les met à l'abri des lois de la putréfaction, et les préserve de toutes les autres influences physiques. Les œufs des animaux ovipares ne sont-ils pas doués d'un principe chargé de faire éclore le germe? Mais, n'étendons pas davantage ces réflexions, et faisons-en l'application à l'étude de l'homme malade, puisque c'est de lui que je veux m'entretenir.

L'observation a constaté que le corps vivant (1)

(1) Caizergues; *Des Systêmes en médecine.*

est doué de propriétés ou forces spéciales qui tendent à le défendre de l'action des causes destructrices qui l'environnent, et qui suscitent une série de mouvemens destinés à rétablir l'état normal, lorsque, par des circonstances quelconques, cet état a été détruit. Or, l'activité de ces forces étant la principale raison de notre existence, il est nécessaire qu'elles jouent le rôle principal dans la production des maladies.

Maintenant, si l'on considère l'ordre de succession admirable qui préside à leur exercice, leur coopération dans l'exécution de plusieurs fonctions, l'harmonie de leur action malgré leur mutuelle indépendance, enfin leur tendance vers un même but, l'on sera conduit à reconnaître qu'elles émanent toutes d'un seul pouvoir, d'où provient l'unité vitale. « Or, »en physiologie, lorsqu'on s'est convaincu de l'unité »de la cause en vertu de laquelle tous les actes de la »vie tendent vers un même but, tous ces actes doi»vent être envisagés comme des différens modes »d'action de cette cause. S'il en était autrement, »c'est-à-dire, si l'unité ne présidait point à une fonc»tion de l'économie, il n'y aurait dans tous les corps »doués de sentiment et de vie, qu'une multiplicité »d'actions sans ordre, sans liaison, de laquelle résul»terait un être bizarre (1). »

L'examen des faits nous démontre l'existence de cette dernière; il nous fait voir que le corps de

---

(1) Lordat; *Exposé de la Doctrine de Barthez.*

l'homme est susceptible d'une spontanéité de mouvemens qui décèle en lui une force qui anime nos organes, et fait croître et développer toutes les parties de l'animal.

Preuves de l'existence de cette force.

Si, dépouillé de tout esprit de doctrine, on veut remonter jusqu'à l'origine des actes vitaux, on est obligé d'admettre l'existence de cette force. La matière organique ne décelant pas en elle-même la raison de la vie (1), le mouvement ne peut lui être imprimé que par une puissance qui joue le rôle de cause. Or, cette puissance, elle ne peut la trouver dans l'arrangement, la juxta-position de ses molécules, ou la structure de ses tissus : 1° car, s'il en était ainsi, toute altération dans l'organisation entraînerait de force un désordre dans la succession et l'harmonie des fonctions, et réciproquement, tout dérangement ou toute affection de l'économie supposerait une lésion d'organes dans leur texture *ou dans leurs autres qualités physiques :* cependant, l'expérience démontre la fausseté de cette théorie. Il peut exister, en effet, des lésions organiques même considérables, sans que l'ordre des fonctions en soit sensiblement troublé. 2° De même, il existe des affections

---

(1) Abstraction faite des facultés vitales.

dont la gravité est telle qu'elles deviennent promptement mortelles ; néanmoins, l'autopsie cadavérique ne décèle à l'anatomiste aucun vestige d'altération qui puisse satisfaire ses désirs et expliquer la mort du sujet. 3° Si une altération anatomique était la cause qui entretient la maladie, l'intensité de celle-ci devrait toujours être en proportion de la gravité de celle-là ; or, un résultat tout-à-fait opposé a été donné par les faits. 4° Dans les cas où l'anatomie pathologique a fait découvrir une lésion organique, on a constaté que la nature de cette dernière était excessivement variée, et que tel genre de lésion ne correspondait presque jamais à tel genre de maladies. Cependant, si la cause morbide avait son siége dans les organes, à telle lésion donnée devrait toujours correspondre telle maladie.

De ces considérations, il résulte que nous devons chercher la cause de la vie, non dans l'organisation, mais dans une puissance qui est en dehors d'elle, ou qui est inhérente aux tissus organiques, et supérieure à toutes les lois de la mécanique et de la physique; que, pour les maladies générales, nous devons aussi faire dériver la cause de ces maladies, non dans l'organisation, mais dans l'affection d'une puissance dont la nature nous est inconnue : cette puissance, nous la désignerons sous le nom de force, cause vitale, nature, ou par toute autre dénomination qu'on voudra lui imposer. Elle est connue vulgairement sous le nom de nature.

Ce serait sortir des faits, que d'attribuer la vie à l'arrangement des tissus, tandis que cet arrangement lui-même n'a pu s'effectuer que sous l'influence d'une force inconnue dans son essence (1).

La notion de cette force nous est même nécessaire pour concevoir la manière d'agir de certains corps, les miasmes délétères, dont l'action peut éteindre instantanément la vie, sans produire la moindre altération matérielle.

On sait qu'il est plusieurs maladies épidémiques qui tendent rapidement à la destruction de l'individu, sans que l'autopsie puisse révéler aucune explication satisfaisante. Dans des temps de peste (2) on a vu des gens succomber subitement pour avoir été frappés de l'air pestilentiel, sans que l'ouverture du corps pût faire reconnaître aucune cause de cette mort soudaine.

L'application sur la langue d'un chien d'une seule goutte d'acide hydro-cyanique, suffit pour donner la mort à cet animal, sans qu'aucune partie de son corps soit sensiblement altérée. Lorsqu'une personne éprouve une forte émotion, causée par la crainte ou par la terreur, il se suscite spontanément dans son corps une série de mouvemens violens qui sont produits par une forte affection de l'organisme vivant,

---

(1) *Histoire des médecins contemporains; art.* Bérard. (Ouv. anonyme.)

(2) Barthez; *Science de l'homme.*

et dont on ne saurait expliquer la production (1) par un changement opéré dans les organes.

Une même substance médicamenteuse a la propriété de produire des effets très-différens dans ses diverses applications chez une même personne, suivant les dispositions où elle se trouve.

On ne peut donner une explication satisfaisante de ces faits, si l'on se refuse d'admettre celle qu'en a donnée Barthez, qui suppose que la force délétère de ces substances va éteindre d'une manière directe la cause de la vie.

Toutes ces diverses observations nous conduisent à reconnaître que le corps de l'homme est doué d'une spontanéité d'actions et d'une activité qui lui sont propres, et ce sont ces forces dont il jouit, qui le dirigent dans un grand nombre de déterminations qu'il prend.

Application de ces principes à l'étude des maladies.

D'après ce que nous avons dit, on doit considérer la plupart des maladies, comme résultant d'une affection générale ; en effet, quoique celle-ci porte spécialement son action sur un organe et y concentre ses efforts, on doit reconnaître que l'unité ou l'ensemble de l'économie participe à la souffrance. Le système

(1) Barthez; *Ouvrage cité.*

entier est affecté; en effet, la maladie commence à se manifester par un ensemble de symptômes généraux. Ce n'est qu'au bout d'un temps plus ou moins long, qu'elle se localise en circonscrivant ses effets sur l'organe le plus faible; car, dans le corps vivant, il y a toujours un organe plus disposé que les autres à devenir malade, et qui oppose, par conséquent, moins de résistance aux causes morbides. D'après une loi de l'économie, les fluides se portent toujours à l'endroit qui offre moins de résistance, et sur la partie qui a perdu son ressort : on ne peut guère penser qu'il ait préexisté un stimulus, une irritation locale. (Aussi les maladies qui sont propres à cet organe seront beaucoup plus communes que celles qui ont leur siége dans d'autres parties.) Pour éclaircir ma proposition, prenons un exemple dans la péripneumonie. Cette maladie est presque toujours sous la dépendance d'un état morbide général. (J'établis une exception pour les inflammations pulmonaires qui peuvent être produites par une course dans une direction opposée à un vent froid et violent; celles qui sont occasionées par un excès de chant ou de déclamation.) Ce qui prouve ce que j'avance, c'est que long-temps avant de ressentir la douleur de côté, le malade se plaint d'un malaise de tout le corps, de faiblesse générale, de frissons; quelquefois même il y a fièvre avant que la fluxion s'établisse dans les poumons.

On comprend la différence que cette distinction

de la nature de la maladie introduit dans le traitement; aussi je crois inutile de m'en occuper.

De la nature des fièvres.

Je m'arrêterai ici pour examiner les différentes opinions qui ont été conçues sur la nature des fièvres. Depuis que les principes de M. Broussais ont exercé une si grande influence dans la pratique de la médecine et sur la théorie des maladies, les médecins se sont divisés touchant l'opinion qu'on doit se former sur la nature des fièvres. Les partisans de la nouvelle école ne voient pour la plupart dans la fièvre, qu'un effet secondaire et symptomatique. D'après eux, la maladie consiste toujours dans une lésion organique qui suscite une réaction fébrile ; cette dernière n'en est que le résultat. L'auteur de la doctrine physiologique considère la fièvre typhoïde comme une inflammation de la muqueuse intestinale avec éruption de pustules, la variole comme une inflammation de la peau, etc. Mais, si l'on observe que, bien avant la formation des pustules, le malade éprouve du malaise, des nausées, de l'inappétence, un trouble dans la circulation; en un mot, que la fièvre précède de beaucoup l'éruption, qu'elle cesse quelque temps après que les boutons ont paru, et qu'elle reparaît ensuite lorsque la suppuration s'établit, on se convaincra que la lésion anatomique, loin d'être cause, est entièrement subordonnée à l'état

général. D'ailleurs, c'est un fait établi qu'il y a des fièvres typhoïdes sans lésions intestinales, des varioles sans pustules (1), des scarlatines sans exanthèmes : donc il faut admettre que la nature et l'intensité de la fièvre ne résident pas dans la lésion locale. Telle est l'opinion d'un grand nombre de médecins nourris de principes différens de ceux de l'école physiologique.

Cette opinion à laquelle l'expérience prête son appui, fait voir que si les localisateurs étaient remontés à l'origine des affections locales, ils auraient reconnu qu'elles étaient sous la dépendance d'un état général primitif qui donne naissance à la fièvre. Il faut attribuer cette erreur, comme l'a dit le professeur Golfin, à l'étroitesse de la portée de nos sens qui s'arrêtent sur les phénomènes qui les frappent le plus.

Pour détruire la maladie locale, il faut lui opposer un traitement qui convienne aussi à l'affection générale. Car celle-ci reparaîtrait probablement, si on bornait ses soins à une médication locale. C'est à l'omission de ce précepte que sont dûs la plupart des récidives, c'est-à-dire les cas où les symptômes locaux ayant disparu sans que l'affection générale fût détruite, n'ont pas tardé souvent à se manifester de nouveau avec plus d'intensité et de violence.

---

(1) Littré ; *Nouv. dict. de Médecine*, art. *Fièvres essentielles.*

Distinction entre les maladies générales et les maladies locales.

Trois caractères principaux peuvent servir à distinguer les affections générales des maladies locales. Les premières peuvent produire leurs plus terribles effets et entraîner la perte de l'individu avec une lésion anatomique la plus légère (1). Quelquefois même les recherches cadavériques les mieux dirigées ne peuvent faire découvrir aucune trace d'altération organique. Elles présentent dans la production de leurs symptômes une généralité qui est bien propre à les faire reconnaître et distinguer des autres maladies.

Les partisans de la doctrine physiologique qui ont une tendance irrésistible à localiser toutes les maladies, ne peuvent point consentir à admettre leur généralité, sans être en contradiction avec eux-mêmes. D'après eux la maladie consiste toujours dans une altération par excès ou par défaut de l'excitation d'un organe.

La tendance à localiser toutes les maladies et l'application exagérée des principes de la physiologie à la pathologie, ont été la source des graves erreurs dans lesquelles est tombé M. Broussais, dans la formation de ses dogmes thérapeutiques (2).

D'ailleurs, sans chercher à jeter du discrédit sur

---

(1) Littré ; *Nouv. Dict. de méd*, art. *Fièvre.*

(2) Golfin ; *Cours de thérapeutique.* 1837.

l'importance et l'utilité de l'anatomie pathologique, on reconnaît aujourd'hui que quelques-uns de ses partisans se sont montrés exclusifs, en voulant trop généraliser les principes qu'on a tirés des recherches de ce genre dans leur application à la médecine pratique. La plupart des anatomo-pathologistes n'admettent pas de maladies sans altération organique : aussi, prétendent-ils expliquer tous les phénomènes qui constituent l'état morbide, par l'existence de lésions anatomiques; et lorsque, à l'autopsie cadavérique, ils n'aperçoivent aucune trace ni aucun indice d'altération, ils en supposent. Ils disent que la lésion organique existe néanmoins, mais quelle est inappréciable; ils attribuent l'impossibilité de la constater, à l'imperfection de nos moyens d'investigation, et ils en renvoient la découverte à des temps plus éloignés (1). Cependant les causes morbides n'exercent pas toujours leur action sur les tissus organiques. Dans un grand nombre de maladies il est impossible de constater des altérations organiques : telles, par exemple, que les maladies dépendantes des constitutions médicales, de l'influence des miasmes délétères, celles qui sont produites par les affections morales.

En se dirigeant d'après les principes de M. Broussais, il est impossible de se faire une juste idée de la nature des maladies. Il ne donne pas assez d'étendue

(1) Ribes; *Fondemens de la doctrine médicale de la vie universelle.*

à ses recherches; pour déterminer leur caractère, il ne prend en considération que le siége qu'elles occupent.

Quand ce médecin s'adresse les questions suivantes : Quelle idée doit-on se faire de l'inflammation ? Quelles modifications ce phénomène reçoit-il des différences de tissus et des propriétés vitales, etc. ? il néglige une des principales , savoir : Quelles modifications fait éprouver à l'inflammation la cause qui l'a produite ? En admettant que l'inflammation constitue la nature de plusieurs maladies, il faut néanmoins convenir que le caractère de celle-ci peut varier, et qu'il en existe plusieurs espèces. Si toutes les maladies inflammatoires pouvaient être réunies dans une seule espèce, il est évident qu'elles réclameraient toutes le même traitement. Or , il existe plusieurs maladies dites inflammatoires, qui, au lieu de réclamer l'usage d'une méthode anti-phlogistique, rendent mortel l'emploi de la saignée. On ne peut pas confondre l'inflammation phlegmoneuse avec celle qui précède la grangrène d'hôpital, celle qui est la suite de l'usage du seigle ergoté. Enfin, il est des inflammations d'une nature et d'un caractère *sui generis*, qui sont sous la dépendance d'un état particulier de l'économie. Telles sont les fièvres éphémères, que M. Broussonnet a vu régner d'une manière épidémique (1). Mais, du reste, il n'est pas

(1) Caizergues ; *Des Systèmes en médecine.*

étonnant que M. Broussais se soit créé une fausse théorie sur la nature des maladies ; car, pour étudier les maladies internes, il a pris pour guide les externes ou les chirurgicales. Il le dit lui-même : « Les causes générales de l'inflammation, dit-il, se réduisent pour nous à deux, qui sont : une stimulation venant de l'extérieur, une stimulation venant de l'intérieur; c'est le mécanisme de la première qui nous apprend le mécanisme de la seconde (1). »

Mais il ignore l'énorme différence qui sépare ces deux états morbides. Veut-il comparer la peste, le choléra-morbus, la fièvre jaune, à une simple altération des tissus, à une lésion traumatique? Les premières supposent une modification de tout l'organisme, et ne sont que le résultat d'une affection générale ; la seconde est circonscrite à une partie du corps.

Je ne poursuivrai pas plus loin cette question, dont l'évidence peut se passer de toute explication.

Distinction de la maladie et de l'affection.

L'affection est cette modification de l'organisme qui constitue l'essence de la maladie. Cette dernière n'est que la physionomie sous laquelle l'affection se présente (2). Elle est caractérisée par une collection de symptômes dépendans du dérangement d'une ou

---

(1) Broussais : *Traité des Phlegmasies chroniques.*
(2) Lordat ; *Ouv. cit.*

de plusieurs fonctions. Il est nécessaire que cet état persiste pendant un certain temps, pour que la maladie existe. Nous ne connaissons pas toujours les modifications vitales qui constituent la maladie, et dont celle-ci n'est que la manifestation. Nous n'avons pas le pouvoir de pénétrer les conditions et les changemens nécessaires dans l'organisme pour la production de la maladie. Nos connaissances positives sur son mode de formation, se bornent à ce que l'expérience nous a appris sur les circonstances qui ont précédé son développement dans le plus grand nombre de cas.

Galien définit la maladie, un trouble dans les fonctions, avec altération préalable dans les organes et souvent dans les humeurs (1). Sydenham considère la maladie comme un effort de la nature pour délivrer le corps d'une cause délétère. Mais, en étudiant les diverses définitions qui ont été données de la maladie, on s'aperçoit que leurs auteurs ont procédé de deux manières dans son étude. Les uns n'ont pris pour guide que les caractères extérieurs, le désordre et le trouble qui suivent toutes les maladies; les autres ont voulu remonter, par l'application de la raison aux résultats fournis par les sens, jusqu'à la cause de la maladie.

Mais, si l'on voulait envisager la maladie d'après

---

(1) Dubois, d'Amiens; *Traité de Pathologie génér.*, pag 14.

un plan plus large, et la considérer sous un point de vue plus étendu que celui sous lequel on le voit ordinairement, on pourrait signaler quatre circonstances principales dans sa constitution, comme M. Golfin nous l'a développé dans son Cours. On pourrait y distinguer : 1° les agens modificateurs, sous l'influence desquels la maladie se développe ; 2° la lésion vitale et organique qui constitue l'état morbide ou l'affection élémentaire; 3° la réaction produite dans l'économie à la suite de cette lésion, et qui doit être considérée comme une opération des forces médicatrices ; 4° enfin, la manifestation de la maladie, c'est-à-dire, les symptômes ou l'acte morbide. Cette manière d'envisager la constitution de la maladie nous paraît très-philosophique et très-pratique.

Ici se présente une question d'une haute importance, savoir : si chaque maladie dépend d'une cause particulière ; nous ne le pensons pas. En effet, une modification vitale de l'économie peut donner lieu à divers états morbides. Ainsi, par exemple, une surexcitation du système sanguin dépendant d'un état de pléthore, détermine chez une personne une attaque d'apoplexie ; chez une autre, une hypertrophie du cœur ; chez une troisième, une hémoptysie. Ces trois personnes présentent bien trois maladies différentes; mais elles sont produites toutes les trois par une seule affection de l'économie. En d'autres termes, comme l'a dit M. Dumas, « on peut dire que »chaque diathèse constitue une maladie particulière ;

» mais il est inutile de supposer une diathèse diffé-
» rente pour chaque maladie. »

Pour parvenir à découvrir la nature d'une affection, nous devons nous livrer à un grand nombre de recherches, mais nous devons surtout consulter les circonstances commémoratives. Nous informer de toutes les causes qui ont pu contribuer à son développement, étudier les dispositions du sujet et l'ordre de succession des symptômes. Dumas dit que ce ne sont point les symptômes, ni l'étude des causes procathartiques, ni la considération des parties qui en sont le siége, qui nous font connaître les différences des maladies; mais qu'il n'y a que la méthode de traitement qui puisse nous les divulguer (1). Il est essentiel, cependant, de déterminer l'ordre de succession des phénomènes qui manifestent une maladie; c'est de cette manière qu'il est possible de remonter aux affections élémentaires et primitives auxquelles ces phénomènes doivent leur origine. L'analyse nous sera d'un grand secours pour parvenir à ce but.

Son emploi est bien préférable à celui des méthodes nosologiques au moyen desquelles l'on cherche à classer les maladies d'après les formes qu'elles présentent. Ce procédé est susceptible de nous induire en erreur de plusieurs manières. D'abord, en voulant rapporter les maladies à des genres et à des

(1) Discours funèbre de Prunelle sur Dumas.

espèces il est résulté de cette transposition dans la pathologie de la méthode des naturalistes, qu'on a considéré les maladies comme des êtres réels; tandis qu'elles ne sont que des abstractions de l'esprit. Secondement, une même maladie peut revêtir plusieurs formes dans sa manifestation, de même qu'une seule forme morbide peut être commune à des maladies différentes; tandis que, pour que la classification remplît le but qu'elle s'est proposé, il faudrait que chaque maladie se manifestât par des symptômes propres et constans.

La méthode analytique nous fait distinguer un certain nombre de symptômes qui, se ressemblant par leur mode de développement et par leur signification, peuvent former un groupe à part. Parmi ces symptômes il en est toujours un qui prédomine, et qui peut être considéré comme un chef auquel tous les autres doivent être rapportés. C'est cette collection de symptômes qui a été considérée par quelques auteurs, comme une affection particulière, à laquelle ils ont donné le nom d'élément. (Il y a autant d'indications thérapeutiques à remplir, que la maladie présente d'élémens.) Mais, pour donner une notion suffisante de ce qu'on entend par élément, je vais exposer les définitions des principaux auteurs qui ont écrit sur ce sujet, et l'on verra qu'ils ont accordé à ce mot un sens bien différent. D'après Bérard, l'élément est une maladie simple, ou groupe de symptômes particuliers congénères, allant pres-

que toujours ensemble, reconnaissant des causes particulières. Dumas dit que l'élément est un résultat des deux modes d'application de l'analyse, c'est-à-dire, une affection que l'examen des symptômes et l'étude de l'état interne ont fait découvrir. Barthez regarde comme élément de maladie, toutes les affections simples que les différences comparées des phénomènes morbides y démontrent, et qui sont assez dominantes pour produire une série de symptômes constans et déterminés. Ces deux dernières définitions sont bien préférables à celles de Bérard.

Ce dernier s'est borné dans ses recherches analytiques à l'étude des phénomènes extérieurs pour arriver à la détermination des espèces nosologiques. Il s'est efforcé, à mon avis, d'établir des relations ou une correspondance entre la forme phénoménale des maladies, et l'affection élémentaire qui en est cause, sans recourir à l'étude de l'état interne.

Barthez et Dumas ont poussé beaucoup plus loin l'étude analytique. Ils ont non-seulement pris en considération les symptômes d'une maladie et étudié leur ordre de développement ; mais encore ils ont cherché à déterminer les modifications vitales qui constituent les maladies, en remontant à l'étude des causes qui ont pu les occasioner et des dispositions du malade au moment où ces causes ont agi. Ils ont donc recouru à deux modes d'investigation, et ont réuni l'étude des phénomènes extérieurs, à la recherche de l'état interne de l'économie.

Mais, quoique la diversité d'opinion de ces auteurs ait pu fournir l'occasion de jeter de la défaveur sur la méthode analytique, il n'en est pas moins vrai que cette méthode est peut-être la voie la plus sûre pour arriver à la détermination des affections élémentaires qui entrent dans la composition des maladies. C'est à elle que se rattache la méthode par exclusion, qui nous fournit un moyen précieux pour nous aider à reconnaître la nature des maladies. C'est par le secours de cette dernière, que Dumas, alors professeur de clinique, parvint à constater la nature d'une angine gutturale qui était sous la dépendance d'une fièvre rémittente, et en fit apprécier le caractère à ses élèves, en leur faisant faire successivement une série de suppositions vraisemblables dans lesquelles la maladie ne pouvait être rangée, et leur prouvant que la dernière interprétation était la seule admissible.

Division des maladies d'après leur composition.

Parmi les maladies, les unes peuvent présenter dans leur développement un ou plusieurs ordres de phénomènes ; les autres n'en offrent qu'un seul. Lorsque, dans une maladie, l'observation ne fait distinguer qu'un seul élément ou affection, cette maladie est simple, et ne présente qu'un seul sujet d'indications thérapeutiques, destinées à combattre la nature de l'affection. Lorsque, dans une maladie, on distingue un certain nombre de symptômes, qui, par leur di-

versité, permettent d'être divisés en plusieurs ordres, cette maladie est dite composée, et les différens élémens qui entrent dans sa composition, exigent l'introduction de diverses médications. Il est essentiel de reconnaître leur nature, et de bien apprécier le degré d'influence qu'ils exercent les uns sur les autres, pour savoir quel est celui qui doit être attaqué le premier, ou si on doit les combattre simultanément.

Enfin, lorsque deux ou plusieurs maladies composées se combinent entre elles, de manière à produire des symptômes qui tiennent de plusieurs caractères, elles constituent les maladies compliquées. Pour combattre ces maladies avec efficacité, on doit remplir plusieurs indications thérapeutiques qui se rapportent à la nature de chaque maladie compliquante. Pour déterminer quel est l'élément vers lequel on doit principalement porter son attention, on doit se diriger d'après le degré d'urgence et de gravité de chacun d'eux, et attaquer celui qui, par sa prédominance, exerce une influence plus ou moins grande sur les autres, et met quelquefois les jours du malade en danger.

Avant d'établir son jugement sur la nature de la maladie, il est important de s'assurer s'il y a une véritable complication; car il peut fort bien se faire que l'on juge que la maladie est compliquée, lorsqu'il y a seulement coïncidence d'affection : dans ces deux circonstances la méthode de traitement est différente. Dans le premier cas, on doit traiter les deux

affections en même temps. Effectivement, si le médecin bornait ses vues thérapeutiques à une seule, ses soins seraient entièrement infructueux. Dans le second cas, quoiqu'il soit généralement utile de faire marcher les deux traitemens à la fois, on peut n'attaquer d'abord qu'une seule affection, en dirigeant ensuite ses soins vers l'autre; et il est même quelquefois utile de négliger un élément pour combattre l'autre avec plus d'efficacité.

Il faut éviter de prendre pour un état morbide élémentaire, les phénomènes particuliers qui viennent s'ajouter quelquefois à l'affection primitive (1), et qui ne sont que des effets symptomatiques de cette dernière. Les efforts du praticien seraient alors inutiles, tandis que ces symptômes doivent disparaître d'eux-mêmes, lorsque la cause qui les produit sera détruite.

Distinction des maladies d'après leur caractère, et leurs résultats.

L'expérience, nous fait reconnaître que parmi les maladies, les unes sont susceptibles de céder aux seuls efforts de la nature, et que quelques-unes sont même avantageuses à la santé des malades, en imprimant une modification salutaire dans sa manière d'être; les autres sont le résultat d'une série d'efforts dont la puissance est insuffisante pour arriver à une termi-

---

(1) Caizergues, *ouv. cité.*

naison favorable, et qui, par leur prolongation, ne servent qu'à épuiser les forces du malade. Il en est enfin qui, loin d'être en rapport avec les intérêts de la vie, ont une nature évidemment pernicieuse, et tendent rapidement à la destruction et à la mort.

Il résulte de ces considérations, que l'on doit s'appliquer à distinguer ces divers états, afin d'opposer à chacun d'eux une méthode de traitement respective. Ainsi, lorsqu'un médecin appelé auprès du lit du malade, veut se fixer sur les indications thérapeutiques à remplir, il doit chercher à déterminer la nature des élémens qui entrent dans la composition de la maladie, et à distinguer leur caractère, afin de favoriser ceux qui d'eux-mêmes tendent à une solution heureuse, et de réprimer ceux qui entraîneraient la perte du malade. De là, la nécessité des méthodes thérapeutiques. Je définirai la méthode, avec M. Caizergues, une collection de principes qui a pour but de nous diriger dans l'administration des moyens thérapeutiques pour le traitement d'une maladie.

Méthodes thérapeutiques.

Les méthodes thérapeutiques connues peuvent être réduites aux suivantes: la méthode naturelle, la méthode analytique, et la méthode empirique. On ne saurait trop long-temps réfléchir avant de donner la préférence à l'une d'elles ; il est bien des cas où l'on doit se servir de plusieurs à la fois en les combinant entre elles.

On doit faire usage des méthodes naturelles dans les maladies qui, par leur caractère bénigne, ne peuvent causer de grands désordres, et dont la terminaison est favorable. Elles ont pour but de soulager les efforts de la nature et de ménager ses forces; de la ramener dans une bonne direction, lorsqu'elle s'écarte de la véritable voie. Mais il faut mettre de côté ces méthodes dans les maladies graves, où les mouvemens de la nature sont impuissans, ne servent qu'à fatiguer le malade à pure perte, et à diminuer les chances de guérison en épuisant ses forces. C'est alors qu'est indiqué l'usage de la méthode analytique, au moyen de laquelle, après avoir décomposé les élémens de la maladie, on emploie ses pouvoirs thérapeutiques à combattre chacun d'eux.

Les méthodes analytiques doivent être mises en usage dans toutes les maladies composées, d'une nature grave; mais elles conviennent surtout dans celles qui présentent un grand nombre d'élémens qui réclament autant de traitemens spéciaux. Les autres méthodes seraient d'ailleurs insuffisantes pour remplir toutes les indications.

La méthode empirique consiste à opposer à une maladie donnée, une substance que l'expérience a signalé jouir d'une vertu spécifique contre cette maladie. Mais, pour assurer l'efficacité de cette substance, il est essentiel de commencer le traitement par détruire les complications, s'il en existe; car, le remède spécifique n'exerce son action

thérapeutique que sur un seul élément. Ainsi, par exemple, lorsqu'on administre le quinquina, dans les les fièvres intermittentes, cette substance n'attaque que l'élément périodique; mais, s'il existe un élément inflammatoire ou un embarras gastrique qu'on ait négligé de prendre en considération, le quinquina ne produira aucun effet; ou bien, si la fièvre intermittente disparaît sous son influence, ce ne sera que momentanément. La méthode empirique diffère des précédentes, en ce que l'expérience seule nous découvre son utilité, qu'il nous est impossible de pressentir par aucun autre moyen d'investigation. Nous ne pouvons établir aucun rapport entre les propriétés connues des substances administrées, et les modifications thérapeutiques obtenues. Dans les méthodes naturelles et analytiques, nous avons l'avantage de connaître des liaisons entre les propriétés de certains remèdes et les amendemens qu'ils produisent dans des maladies données, ainsi que le mode d'action de ces agens thérapeutiques.

Après avoir bien distingué les diverses affections élémentaires qui composent ou qui compliquent une maladie, et avoir bien déterminé la nature des médications que réclame chacune d'elles, il est important de suivre un ordre dans l'administration des remèdes, établi d'après les règles posées ci-dessus, c'est-à-dire, relatif au degré de prédominance et d'influence qu'exerce chacune des affections élémentaires. Ce n'est qu'en se conformant à ces pré-

ceptes pratiques, que l'on peut espérer de faire réussir ces méthodes. Sans cette précision et cette exactitude dans les règles prescrites, on ne saurait attendre aucun succès des remèdes qui jouiraient d'ailleurs des plus grandes vertus. Pour établir les indications d'une manière exacte, il faut se diriger, non-seulement d'après la nature de la maladie; mais il est encore nécessaire de prendre en considération toutes les circonstances qui ont pu avoir de l'influence sur sa production, le tempérament du sujet, sa constitution, son régime de vie, etc.

On voit combien il est important de faire l'application de l'analyse à l'étude des maladies, pour déterminer les affections élémentaires dont elles se composent, et afin de distinguer les cas où la nature fait les plus grands frais de la guérison et dans lesquels le médecin doit s'attacher à être son interprête et à favoriser ses efforts salutaires, de ceux où il doit employer une médicamentation énergique, s'opposer par là au développement d'accidens graves qui entraîneraient la mort du malade, et à prévenir ceux qui ne se sont point encore manifestés.

Les méthodes thérapeutiques peuvent aussi être une nouvelle source de lumière pour nous éclairer sur la nature des affections élémentaires. Les résultats que l'on obtient de l'usage d'une méthode thérapeutique, constituent une preuve bien propre à rectifier le jugement que nous avons porté sur le caractère d'une maladie. On pourrait, il est vrai, nous objecter

que c'est un moyen de détermination tardif. Mais, cette objection n'est pas irréfutable et peut être aisément repoussée ; car, si dans bien des cas le praticien, après avoir reconnu son erreur, n'est plus à temps à changer sa méthode de traitement, combien de fois aussi ne se présente-il pas à son observation des malades qui ont déjà subi plusieurs traitemens!

Telles sont les idées que j'avais à exposer sur la nature et la constitution des maladies. C'est ici que je pose les limites de mon travail. Si mes lecteurs le jugent incomplet, puissent-ils du moins ne pas le qualifier d'inexact !

FIN.

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

Professeurs.

MM. CAIZERGUES, DOYEN, *Examin.*	*Clinique médicale.*
BROUSSONNET, *Examinateur.*	*Clinique médicale.*
LORDAT.	*Physiologie.*
DELILE, *Suppléant.*	*Botanique.*
LALLEMAND,	*Clinique chirurgicale.*
DUPORTAL.	*Chimie médicale.*
DUBRUEIL.	*Anatomie.*
DUGÈS.	*Pathologie chirurgicale, Opérations, Appareils.*
DELMAS.	*Accouchemens, Maladies des femmes et des enfans.*
GOLFIN, *Examinateur.*	*Thérapeutique et Matière médicale.*
RIBES.	*Hygiène.*
RECH, PRÉSIDENT.	*Pathologie médicale.*
SERRE.	*Clinique chirurgicale.*
BÉRARD.	*Chimie générale et Toxicologie.*
RENÉ.	*Médecine légale.*
M.	*Pathologie et Thérapeutique générales.*

Professeur honoraire : M. AUG.-PYR. DE CANDOLLE.

Agrégés en exercice.

MM. VIGUIER, *Examinateur.*
KÜHNHOLTZ.
BERTIN.
BROUSSONNET FILS.
TOUCHY.
DELMAS FILS, *Examinateur.*
VAILHÉ.
BOURQUENOD.

MM. FAGES.
BATIGNE.
POURCHÉ.
BERTRAND.
POUZIN.
SAISSET.
ESTOR, *Suppléant.*

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.